

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2562. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

Mardi
20
NOVEMBRE
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 5744 et 5745
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^{is} des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

LA RÉPRESSION DES ÉMEUTES SANGLANTE A ZURICH



LE GÉNÉRAL WILLF



UNE RUE DE ZURICH BARRÉE AUX ÉMEUTIERS PAR DES SOLDATS D'INFANTERIE

Nous avons rapporté hier les incidents révolutionnaires qui ont ensanglanté Zurich. La foule et la troupe étaient entrées en collision et on comptait six morts et plus de cinquante blessés. Aux dernières nouvelles, il n'y aurait que trois morts : un agent de police et deux

manifestants. En prévision de nouveaux troubles, trois bataillons d'infanterie et deux escadrons de dragons sont arrivés à Zurich, et le général Wille — le chef de l'armée suisse — a pris lui-même la direction de la répression. Il semble que le calme soit revenu.

VIVE LA FRANCE !... LONG LIVE ENGLAND !...



TELLES SONT LES INSCRIPTIONS DE BIENVENUE QUI, AVEC LES DRAPEAUX AUX FENETRES, ACCUEILLENT NOS SOLDATS EN ITALIE

Notre envoyé spécial en Italie décrit d'autre part l'accueil chaleureux que la population italienne a réservé à nos soldats. La rapidité avec laquelle nos troupes sont apparues de l'autre côté des Alpes a produit, en effet, une impression profonde chez nos alliés. Il est

inutile de dire que les contingents britanniques sont reçus avec le même enthousiasme. Dans la petite localité voisine de la frontière où fut prise cette photographie, kakis et bleus horizon défilèrent sous des inscriptions de bienvenue, françaises et anglaises.

C'EST DANS DES TRAINS PLEINS DE FLEURS QUE NOS SOLDATS ENTRENT EN ITALIE "C'EST LA ROUTE ENTHOUSIASTE ET JOYEUSE"

Les femmes, les jeunes filles, les enfants acclament sans fin les arrivants. Des chansons anglaises et des refrains français leur répondent.

(DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL)

GÈNES, 19 novembre. — Je viens de revivre les heures enthousiastes des premiers jours de la mobilisation. Tout le long de la Riviera j'ai vu passer les trains de troupes venant combattre sur le front italien.

Les soldats français ou anglais subissent l'influence du soleil, du ciel, clair qui les changeant agréablement des brumes et de la boue qu'ils viennent de quitter pour entreprendre cette campagne d'Italie, dont le nom seul évoque les gloires du passé et les espoirs d'une guerre de mouvement.

Les trains se succèdent presque sans interruption le long de la mer bleue. Ils traversent entement des endroits enchanteurs, villégiatures de luxe dont les habitants ont comme unique occupation d'aller acclamer et couvrir de fleurs ces soldats qui viennent combattre à côté des Italiens.

Des rochers rouges, des palaces élégants pleuvent sans répit des fleurs et encore des fleurs ; les wagons en sont jonchés.

Aux acclamations des jeunes filles en blanc, des enfants juchés comme des chèvres le long des talus, répondent les chants des soldats lassés devant les larges baies des wagons en groupes pittoresques.

Tantôt ce sont des chansons anglaises au rythme spécial, tantôt les refrains « caf-conc » de nos troupiers qui réveillent les

et s'inquiètent du cours, mais le changeur leur répond :

— Pour vous, ce sera ce que vous voudrez !

Et ce qu'on s'embrasse, le long de la route fleurie ! Les jeunes filles, même celles du meilleur monde, ne craignent pas de recevoir deux bons bécots sonores sur leurs joues fraîches.

C'est la route enthousiaste et joyeuse

Les villes sont couvertes d'affiches qui disent des choses comme celles-ci :

« Soldats français, descendants des valeureux guerriers qui se couvrirent de gloire sur les champs de bataille de Magenta et de Solferino, héros de la Marne, de Verdun, de la Somme et de l'Aisne, une fois de plus apportant fraternellement vos armes et votre foi, vous venez combattre côte à côte avec les vainqueurs de Gorizia et du Taro, afin que soient réalisées dans les plaines d'Italie les paroles prophétiques de votre chef suprême Pétain : « On les aura ».

N'est-ce pas, déjà, un ton de victoire ?

Et un député, avec lequel je voyageais, député appartenant au parti de M. Giolitti, ne me disait-il pas :

« Nous estimons que l'union splendide que vous constaterez partout en Italie aujourd'hui valait l'épreuve que nous avons subie et qui va d'ailleurs se terminer.

« Certes l'ennemi, s'il avait pu prévoir ce résultat, n'aurait pas tenté cette offensive, malgré les succès du début.

« Pour la première fois, les Alliés ont agi avec rapidité et à temps. Songez que quarante-huit heures après le choc, des troupes alliées arrivaient déjà à notre frontière.

« Dans le train circulant des banderoles sur lesquelles on lit :

« Ouvriers, en présence des menaces terribles de l'ennemi, songez à répondre par un travail sans repos. »

Puis encore :

« Italiens, combattez pour défendre le sol de sa patrie et le plus sacré des devoirs.

« GAMBETTA ET GARIBOLDI. »

Puis enfin, c'est l'appel à la générosité en faveur des réfugiés qui arrivent en foule dans ces régions méridionales où la question du chauffage est résolue par le bienfaisant soleil.

Le bulletin du soir est commenté avec joie. On n'entend que ces mots : « Nous résistons ! Nous résistons ! »

Un bruit circule, paraît-il, dans les couloirs de la Chambre, à Montecitorio.

Le pape aurait transmis au gouvernement une proposition des Autrichiens ayant pour but de neutraliser Venise en la mettant sous le régime provisoire du patriarcat. Mais, malgré tout ce que les Italiens souffrent à l'idée que le bijou de l'Adriatique, pourrait être abîmé, ils n'auraient pas voulu prendre cette proposition en considération. On défendra Venise, on résiste. Les troupes alliées sont là !

Jules CHANCEL.



GÉNÉRAL FAYOLLE ET GÉNÉRAL DUCHÊNE

échos des tunnels. A certaines gares on descend des wagons et l'éclat se continue par la route sous le soleil, sous les palmiers dont le feuillage exotique enchante les soldats. Et ce sont partout de charmants tableaux d'armée en marche. Ici des tables sont dressées au travers de la route et des essais de femmes et de jeunes filles servent de thé aux soldats. Plus loin c'est la toilette au bord d'un cours d'eau ; on ne voit que figures joyeuses couvertes de mousse savonneuse. Les tonnerres se rasent et barboient gaiement dans l'eau claire et tiède.

Cet accueil triomphal va droit au cœur des soldats. Ils veulent changer de la monnaie

L'ENNEMI MULTIPLIE SES ASSAULTS SANS OBTENIR DE RÉSULTATS

Sur la Piave, l'ennemi n'a pas renouvelé ses tentatives de passage. Sur le front montagneux, ses attaques restent violentes, mais se sont déplacées vers l'est. Elles ont porté principalement, dans la journée d'hier, au sud-est de Quero, sur le massif du mont Tomba, qui commande le coude de la Piave vers Pederobba, et n'ont pu entamer les positions de la défense.

Autrichiens et Allemands sont d'accord pour signaler l'adjonction de troupes d'assaut allemandes aux unités autrichiennes qui ont pris part à ces actions. Le commandement aussi paraît être passé aux mains des Allemands ou tout au moins s'inspirer de leurs méthodes, car nous retrouvons ici exactement la tactique de Verdun : les attaques continuelles, alimentées par de puissantes réserves, et portées alternativement d'une extrémité de la ligne à l'autre, sans nulle velléité de manœuvre, sans autre dessein que de chercher un point momentanément affaibli par un hasard favorable. Mais on ne force pas la fortune, même à la guerre, et nous savons ce que les Allemands ont perdu en France à ce jeu brutal. Il y a ici cette différence que ce ne sont plus eux, mais les Autrichiens, qui supportent pour la plus grande part les frais de l'entreprise. Aussi, pouvons-nous nous compter sur une obstination plus tenace encore. Mais le résultat final, à moins d'un extraordinaire concours de circonstances, n'est pas douteux.

L'analogie se retrouve jusque dans le ton des communications, qui soulignent « la force naturelle des positions, encore fortifiées par l'adversaire », mentionnent une résistance opiniâtre « qui dispute chaque pouce de terrain », et placent au sommet de chaque monticule un « fort cuirassé ».

Nous pouvons donc attendre la suite des événements avec confiance, et sans nous laisser émouvoir par quelques gains de terrain qui ne compromettent en rien la solidité des lignes établies en arrière, et courent fort cher à l'assaillant. Mais on nous permettra de faire observer qu'il était bien surprenant de proclamer, comme l'ont fait un certain nombre d'autorités militaires allemandes, le retour à la guerre de mouvement, quand au contraire c'est la guerre de positions, sous sa forme la plus stable et la plus massive, qui a suivi la passagère rupture du front italien.

Jean VILLARS.

Grande bataille imminente

ROME, 19 novembre. — Les combats pour le passage de la Piave ont pour objet, du côté italien, de gagner du temps et de rendre plus coûteuse chaque avance de l'ennemi. Celui-ci a, au contraire, intérêt à pré-

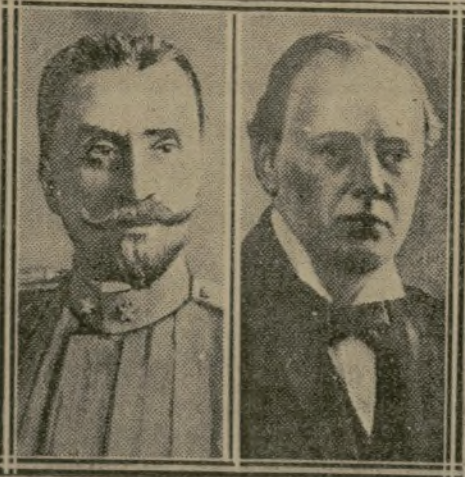
LEÇONS PAR CORRESPONDANCE
Rue de Rivoli, 63, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

LE G^{al} DALL' OLIO NOUS DIT SA FOI ENTIÈRE DANS SON PAYS

C'est après la conférence anglo-franco-italienne que le ministre nous a reçu.

Hier, au ministère de l'Armement, a eu lieu une conférence à laquelle participaient les trois ministres des munitions des pays alliés : M. Loucheur, pour la France ; le général Dall'Olio, pour l'Italie, et M. Winston Churchill, pour l'Angleterre.

C'est à l'issue de cette réunion que nous avons pu joindre le ministre italien, qui a



GÉN. DALL' OLIO ET M. WINSTON CHURCHILL

bien voulu nous faire connaître ses impressions sur la situation.

Je suis à Paris, nous a dit le général Dall'Olio, je n'ose pas dire incognito, mais en visite privée, tout à fait privée. Un échange d'idées s'imposait en ce moment, et je suis très heureux d'avoir vu mes collègues de France et d'Angleterre, qui, très heureux vraiment, et profondément satisfaits des résultats obtenus.

Un accord parfait règne désormais et s'affirmera toujours davantage entre les trois grandes nations alliées. A vrai dire, il n'a jamais fait défaut, mais c'est seulement maintenant que la soudure vient de s'accomplir. A quelque chose malheur est bon, dit-on en France, et ce dicton populaire a rarement été aussi juste qu'à l'heure actuelle. Les jours graves que vient de passer l'Italie et qui, je l'espère et je le crois de tout mon cœur, n'auront pas de lendemain, ont éliminé une fois de plus la vieille et légendaire amitié qui lie la France, l'Angleterre et l'Italie.

L'armée et le peuple italiens ont été vivement touchés de l'empressement, qu'ont mis Paris et Londres à réaliser l'aide puissante qui achève de se préparer. D'ici là j'ai la ferme conviction que l'armée italienne accomplira vaillamment sa mission sacrée, malgré tous les efforts et tous les moyens employés par l'ennemi, ou, pour mieux dire, par les ennemis, car nous avons l'honneur de nous battre contre Allemands, Austro-Hongrois, Bulgares et Turcs.

Après une surprise, au sujet de laquelle, vous le comprendrez bien, je n'ai rien à dire, l'armée royale s'est ressaisie et elle tient bon. Certes, le danger n'est pas définitivement écarté, mais je suis persuadé que le plus ardu a été surmonté.

L'arrière aussi est déterminé. Le peuple d'Italie s'est réveillé d'un affreux cauchemar. Il a compris tout à coup le danger qui menaçait la patrie et, d'un geste unanime, a réagi. Toute la nation, unie, comprend aujourd'hui qu'il faut mener la lutte jusqu'au bout, sans défaillance. La nation le sait et, surtout, elle le veut.

Nous avons demandé, ensuite, au ministre, son opinion sur les événements de Russie. — Il ne faut jamais désespérer de rien ni de personne, nous a-t-il répondu. Qui sait ? Lorsque les Russes auront compris que l'anarchie ne mène à rien, nous les verrons peut-être revenir à nous. Mais, pour l'instant, il semble préférable de ne pas compter sur eux, et nous n'y comptons pas. — G.-G. Z.

LES ÉMEUTES DE ZURICH SONT DES INCIDENTS LOCAUX CROIT-ON DANS LES MILIEUX OFFICIEUX SUISSES DE PARIS

On n'y considère point, toutefois, que la situation de la Suisse ne doive point retenir l'attention.

Dans le milieu suisse le plus justement autorisé de Paris, on ne semble pas autrement ému des événements de Zurich et l'on estime en général qu'il n'y a lieu de voir là qu'un accident grave dont il faut se garder d'exagérer l'importance.

Pour avoir dégénéré en émeutes, nous a-t-on dit, les manifestations n'en demeurent pas moins des actions localisées.

De plus, l'autorité militaire est intervenue très sérieusement pour maintenir l'ordre le cas échéant.

Cependant il n'est pas douteux que la Suisse, en tant que territoire neutre, sert de refuge à des éléments d'agitation constante qu'il importe de surveiller. En outre, au point de vue économique, ce pays souffre directement de la guerre. Par suite d'un ravitaillement précaire et de l'insuffisance de ses ressources, il est soumis à un régime de restrictions tel que la carte de pain lui a été depuis longtemps imposée.

La pénurie de matières premières même a contraint quelques usines à licencier leur personnel et à fermer leurs portes. Grâce à cette situation habilement exploitée par des agitateurs, dont les sentiments pacifistes sont connus, des incidents pourraient peut-être, à nouveau, provoquer de sérieux conflits, mais ce serait pousser les choses bien au noir que de penser qu'ils peuvent, à aucun moment, créer une situation dangereuse.

Un journal germanophile suspendu

BERNE, 19 novembre. — Le journal socialiste germanophile le *Volkrecht* (Droit du peuple) a été suspendu par ordre de l'autorité militaire. Les cheminots se sont réunis pour examiner une proposition tendant à déclarer la grève générale, mais il est probable que cette proposition soit agréée.

Le général Wille est arrivé. Il a eu, dimanche matin, des entretiens avec le gouvernement cantonal et la municipalité.

La responsabilité des germanophiles

BERNE, 19 novembre. — Les dépêches que différents gouvernements cantonaux ont envoyées au conseil fédéral montrent que les événements ont provoqué dans toute la Suisse une surprise profonde et une vive indignation.

On fait remarquer à ce propos que, quoique les émeutes semblent avoir été réprimées en grande majorité dans la lie de la population et parmi les déserteurs allemands et autrichiens, le parti socialiste semble avoir favorisé plus ou moins directement le désordre.

On ne peut pas négliger un fait capital : le canton de Zurich a toujours été considéré comme un centre de la social-démocratie allemande. Auguste Bebel, qui y possédait de nombreuses propriétés, venait y visiter pendant plusieurs mois de l'année. L'action des internationalistes germanophiles qui s'était un peu ralentie pendant l'année 1916 fut reprise avec une nouvelle vigueur à la suite de la révolution russe.

Le furent les socialistes de Zurich qui négocierent avec le cabinet de Berlin en vue d'obtenir le passage des leninistes à travers l'Allemagne.

Dès ce moment, la propagande des socialistes allemands s'intensifia. Il y a à peine quelques semaines, M. Legien, secrétaire général du conseil syndical allemand, eut de nombreux conciliabules avec les camarades de Zurich.

On rapproche les circonstances d'une discussion qui fut eue au congrès social-démocrate de Wurzburg au sujet des finances du parti. Il fut prouvé à cette occasion qu'en dépit de la diminution de ses recettes le parti allemand avait accordé à des partis étrangers des subventions se montant à 350.000 marks. Il serait intéressant d'établir dans quel but et à qui ces sommes furent versées. (Radio.)

LE MAXIMALISME TRIOMPHE MAIS LA RUSSIE SE DÉSAGRÈGE

L'Ukraine et la Finlande viennent effectivement de se proclamer indépendantes.

Quiconque, à l'heure présente, ferait des pronostics sur l'avenir du mouvement maximaliste serait bien imprudent. Les éléments qui permettraient de porter sur la situation de Petrograd et de Moscou un jugement sérieux et fondé continuent à nous manquer.

Ce qui ressort de plus net, c'est que les organisations ouvrières, telles que celles des cheminots, ont beaucoup plus d'action sur la marche des choses que les comités politiques eux-mêmes. Ce sont les employés des chemins de fer qui, par leur intervention, ont permis à Lenine de prendre le pouvoir. On irait donc à une anarchie gouvernementale dans laquelle le syndicalisme ouvrier jouerait un rôle éminent.

Le bruit a couru ces jours-ci que la paix avait été signée entre la Russie et l'Allemagne. Il faudra toujours se demander avec quelle Russie l'Allemagne pourrait signer un traité. En tout cas, cette rumeur a été formellement démentie.



LENINE ET TROTSKY

hier par M. Baltour à la Chambre des Communes.

Ce qui doit fixer au plus haut point l'attention, c'est l'attitude de la Finlande et de l'Ukraine.

Ces deux vastes régions, qui manifestent depuis longtemps des idées de séparatisme encouragées par la révolution, ont profité des événements pour proclamer leur indépendance. A Kief, capitale de la Petite-Russie, la situation est obscure. Le pouvoir semble passer alternativement des mains de la Rada ukrainienne aux Cosaques de Kalédine. Si les partisans d'une Ukraine constituée en Etat indépendant l'emportaient définitivement, on ne saurait prévoir l'attitude qu'ils prendraient vis-à-vis de l'Allemagne et de l'Autriche, qui ont fait une propagande intense dans les pays petits-russiens.

Quant à la Finlande, la menace est beaucoup plus nette. Les Finlandais viennent de rompre leurs derniers liens avec la Russie. « Ils traitent aujourd'hui avec nous sur le pied d'une puissance sinon belligérante, tout au moins neutre et d'une neutralité à peine favorable », écrivait il y a quelques semaines le *Vetchernéï Vremia*. Après le coup d'Etat d'Helsingfors, on est en droit de craindre que cette neutralité malveillante ne devienne de l'hostilité déclarée.

La Finlande indépendante ne tardera pas à laisser paraître ses sentiments germanophiles. Le correspondant du *Stockholm Tidning* mandait ces jours-ci que partout en Finlande on espérait un débarquement rapide des Allemands. Un Etat finlandais ne pouvant vivre par lui-même, serait nécessairement sous la coupe allemande. Ainsi la Russie se trouverait complètement séparée des nuisances occidentales et de la frontière suédo-finlandaise est fermée. Il y a là une circonstance importante et sur laquelle il y aurait danger à fermer les yeux.

Jacques BAINVILLE.

PETROGRAD, 18 novembre. — La première crise qui se produit au sein du nouveau gouvernement est d'autant plus sensible qu'elle marque le divorce de deux fractions maximalistes qui constituaient le pouvoir, les social-démocrates et les socialistes révolutionnaires.

Le rapporteur Larine s'est prononcé en faveur du rétablissement de la liberté de la presse ; mais Avanesoff l'a combattu et a proposé une motion tendant à la suppression des journaux bourgeois, considérée comme une nécessité pendant la période révolutionnaire et comme une mesure transitoire devant amener un régime qui empêchera les capitalistes de « faire » l'opinion publique.

Trotsky a insisté en faveur de la suppression de la propriété privée dans le domaine de la presse aussi bien que dans les autres domaines.

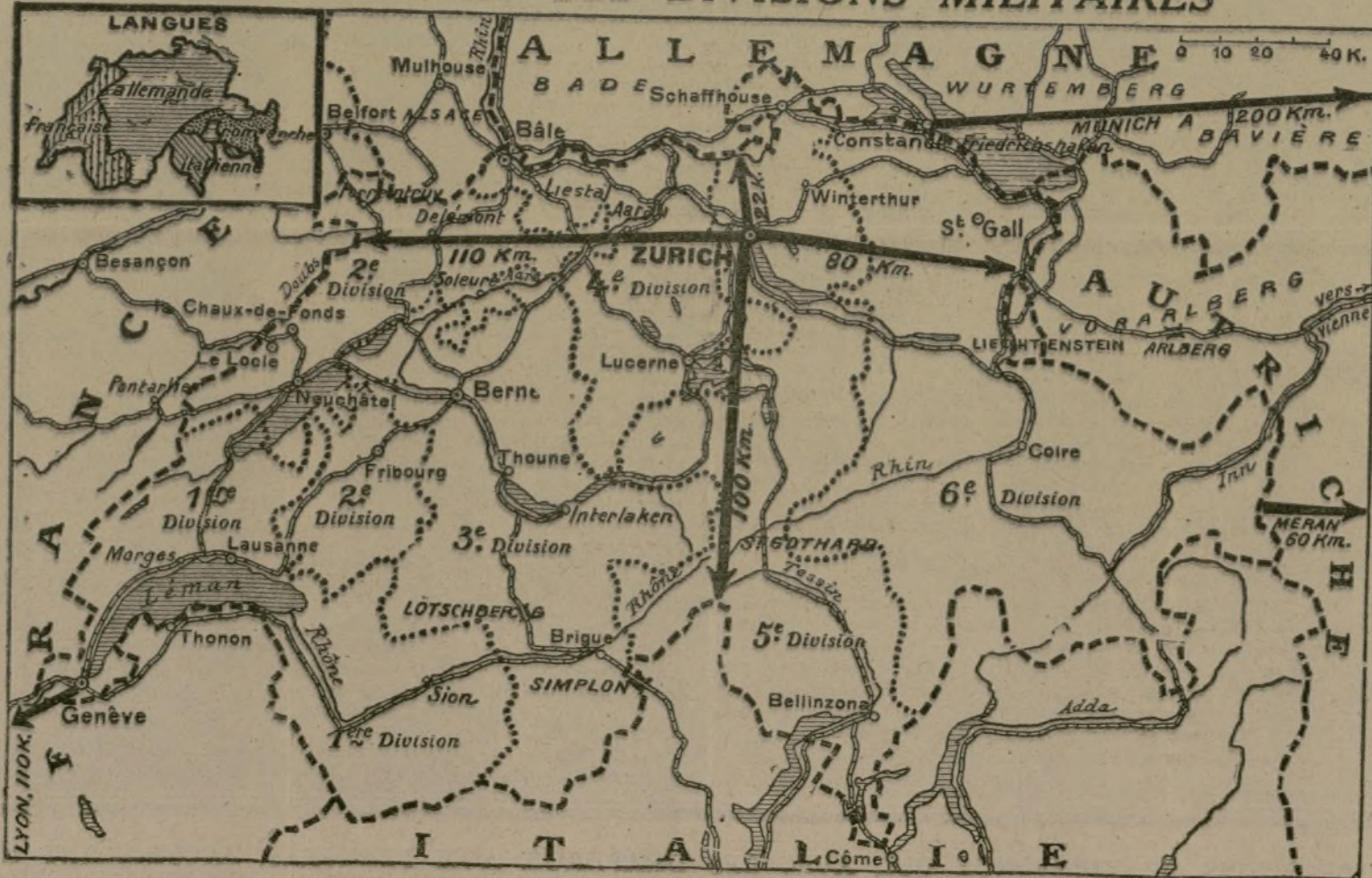
Lenine, intervenant dans la discussion, a déclaré partager l'opinion de Trotsky.

La proposition de Larine a été repoussée par 31 voix contre 22. Celle d'Avanesoff a été ensuite adoptée par 34 voix contre 24.

Les socialistes révolutionnaires ont alors déclaré qu'ils rappelaient leurs représentants de tous les organes et institutions du Soviet, restant seulement dans le Comité exécutif à titre d'information.

C'est à la suite de cette décision qu'ont donné leur démission les ministres du Commerce et de l'Industrie, de l'Intérieur, de l'Agriculture, du Ravitaillement, du Travail, des Voies et Communications.

LA SUISSE ET SES DIVISIONS MILITAIRES



DISTANCE DE ZURICH AUX FRONTIÈRES FRANÇAISE, ITALIENNE, ALLEMANDE ET AUTRICHIENNE

En outre des six divisions militaires de la Suisse, de la distance la plus courte de Zurich aux quatre frontières ; de la distance des frontières aux grandes villes françaises, allemandes et autrichiennes, notre carte indique les régions de la Suisse où l'on parle les langues française, allemande, italienne et romanche.

CEUX D'AVANT LA GUERRE

— Vous en avez connu, vous, des Allemands ?

C'est une question fréquente, à laquelle on répond : « Parbleu ! » Il ne manque, à la question et à la réponse, ni la curiosité sadique ni la fanfaronnade. Le soir, à Paris, entre la cigarette et l'infusion sans sucre ; à la campagne, devant les châtaignes grillées et le cidre mousseux, — anecdotes qu'on dramatise, portraits qu'on pousse au noir, — les Français de l'arrière se racontent « leurs » Allemands d'autrefois.

Tout le monde n'a pas la chance d'être l'ex-ami d'un espion, ou d'un général prussien ; il y a quelque modeste de ma part à déclarer ici que je ne fus jamais présentée à un kaiser camouflé... « Ma chère, — me disait l'autre jour mon amie Valentine au sortir d'un thé assez bruyant, — elles ont toutes tellement ri quand j'ai avoué que je n'avais jamais rencontré les Bolo à Biarritz : je ne savais plus où me fourrer... »

J'ai regardé, en Franconie, l'Allemand manger et boire. J'ai logé chez l'habitant, au temps où Bayreuth rançonnait ses pèlerins. J'ai grelotté dans des lits étroits et durs comme des hanches, sous les draps à boutonnières et les couvertures à boutons. Je n'ai fait qu'entrevoir, dans leurs loges des théâtres de Munich et de Bayreuth, des princes roques, entre leurs femmes et leurs filles parées en juments de sacre et leur petite cour servile. Joviale ou gourmée, la femme y représentait l'élément robuste, tandis que sur les mâles on pouvait relever mainte coxalgie, mainte loupe sur des crânes duvetés, et les fleurs rosâtres de la scrofule sous l'oreille, et des prunelles strabiques au-dessus de museaux d'hypènes couraues.

Ce n'est pas en Allemagne que je retrouve, pour étonner et conquérir les lecteurs d'Excelsior, mon Boche digne d'être cité, mais bien à Paris, sous les traits et le nom d'un compositeur « très parisien », un vrai Viennois, et qui maintenant, — suicidé l'année dernière — conduit, à trois temps, les mornes processions du purgatoire.

De même que le vase d'argile, sur le plateau tournant du potier, puis dans sa giration même la rondeur de sa panse, de même cet homme rose et rond semblait le fruit sphérique d'une de ses valse obstinées.

Il faisait aussi songer — busqué quant au nez, et le jabot avantageux, — à un bouvreuil, mais à un bouvreuil plein d'arrière-pensées. Le « Roi de la valse lente », l'auteur enrichi de cent rengains au rythme ternaire, s'il signait et touchait beaucoup, composait peu. Ces choses-là se voient. Un musicien français, besogneux, ingénieux, élaborait pour lui dans l'ombre ces valse adroites, où le hoquet viennois coupe huit mesures faciles, où l'oreille étonnée peut rencontrer la petite parure harmonique ou mélodique à laquelle l'auteur, le vrai, n'a pas voulu renoncer.

Lorsque notre bouvreuil, grandissant en gloire, songea à s'essayer dans l'opérette, il arriva ce qui devait arriver : le compositeur qui ne composait guère demanda un livret badin au littérateur qui n'écrivait pas ses œuvres et qui, parfois même, ne les lisait pas. Chacun de leur côté, ils « travaillèrent », et bientôt le compositeur (si j'ose écrire) convoqua l'auteur (passez-moi le mot) du livret, pour une première audition.

Assis au piano, le bouvreuil chanta, joua, avec une fougue et une langue viennoise : « Ta... na na ni... ti na ni na ni na ni na... », tandis que son obscur employé tournait les pages d'un premier acte manuscrit, quelque peu chargé de ratures.

— Bravo... joli... une merveille, la rentrée... murmura, balançant le chef, l'auteur du livret. « Charmant... char... Aïe ! hurla-t-il soudain, qu'est-ce que c'est que ça ? »

De rose tourné au cramoisi, le Roi de la valse essayait en vain, le nez sur la partition, de s'évader d'un guépier de fausses notes... Il y renonça, et vint avec son tabouret, fit tête à son collaborateur :

— Je me suis complètement perdu, dit-il. Mes ratures... Des surcharges... Et puis un texte impossible... Mais oui, mon cher, à ce moment-là vous avez mis dans la bouche de notre héroïne des vers qui ne sont pas en situation...

— Moi ! protesta imprudemment le signataire du livret, moi, j'ai mis... Du diable si j'ai jamais su ce qu'elle pouvait bien dégoiser dans ce...

Un peu tard il se mordit la langue. Il y eut, entre les deux hommes, un échange théâtral de regards — pleins d'abord de blâme, puis de défiance, enfin de cordiale entente, de complicité et complète friponnerie.

Cependant le musicien salarié, et l'auteur véritable du livret — je ne vous avais pas dit qu'il était présent ? — c'est vrai qu'il faisait si peu de bruit... — donnaient tous deux les signes du plus sincère, et, disons-le, du plus suspect embarras : l'un taquinait les fleurs d'un candélabre en porcelaine de faux saxe ; l'autre, le nez au mur, s'absorbait dans l'étude d'une gravure ancienne, richement encadrée, mais d'une origine, — elle aussi, — douteuse...

COLETTE.

DEUX LINOTYPES

Mergenthaler Standard, à simple magasin, à vendre. Très bon état de fonctionnement. Accessoires et électromoteur particulier. S'adresser 18, avenue des Champs-Élysées, Paris.



DERNIÈRE HEURE

LE MINISTÈRE CLEMENCEAU SE PRÉSENTE AUJOURD'HUI DEVANT LE PARLEMENT

Dix demandes d'interpellation sont déposées à la Chambre.

Après plus de huit années d'absence — il n'avait plus reparu au Palais-Bourbon depuis le 26 juillet 1909, date à laquelle il avait été renversé par M. Delcassé — M. Clemenceau fait cet après-midi sa rentrée à la tribune de la Chambre.

Nous avons dit ici qu'à part les socialistes, qui entendent affirmer leur hostilité dès le premier contact, et peut-être un petit nombre de radicaux-socialistes, les autres groupes de la Chambre sont disposés à faire un large crédit au nouveau cabinet qu'ils attendent à ses actes. L'issue du débat d'aujourd'hui n'est donc pas douteuse.

La déclaration lue, M. Clemenceau se tiendra à la disposition de la Chambre pour répondre aux interpellateurs.

Dix sont sur les rangs : MM. de Baudry d'Asson, Jean Ossola, Alexandre Varenne et Bokanowski, qui interpellent sur la politique générale du gouvernement ;

M. Forquet, député de la Marne, qui interpellera sur la composition du ministère et sur la politique générale qu'il entend suivre, notamment au point de vue des scandales, de la conduite de la guerre et de la préparation de la paix ;

M. Jean Hennessy, sur l'unité de direction interalliée ;

M. Mayéras, sur la conduite et les buts de la guerre ;

M. Henri Cosnier, député radical socialiste de l'Indre, sur le renvoi des vieilles classes et des spécialistes de l'agriculture ;

M. Compère-Morel, député du Gard, sur les moyens que le gouvernement entend employer pour assurer le ravitaillement du pays dans le présent et dans l'avenir ;

M. Emile Favre, député républicain socialiste de la Haute-Savoie, sur le ravitaillement des pays de montagne.

Sont inscrits pour intervenir dans le débat : MM. Gaston Dumesnil, Louis Dubois, Aristide Jobert, Prosper Josse, et M. Lucien Dumont, qui a l'intention de poser une question au ministre de la Guerre sur le fonctionnement du service de santé.

Il est probable que les interpellations sur le renvoi des vieilles classes et sur le ravitaillement seront réservées pour faire l'objet de débats spéciaux.

Au Sénat, la déclaration sera lue par M. Louis Nail, garde des Sceaux.

Le Japon participera à la Conférence interalliée

TOKIO, 19 novembre. — Le ministre des Affaires étrangères est revenu du quartier général des armées en manoeuvre, où il a eu une audience avec l'empereur, au sujet de l'augmentation du nombre des représentants envoyés à la conférence qui va se tenir à Paris.

Deux délégués ont été nommés : M. Chinda, de Londres, et M. Matsui, de Paris.

L'aide militaire du Japon s'envisage

LONDRES, 19 novembre. — On mande de Tokio au Times : « Le gouvernement attache la plus grande importance à la conférence de Paris ; peut-être certaines questions y seront-elles soulevées, qui pourraient modifier les vues actuelles du gouvernement sur l'aide militaire à fournir en Europe. »

Le premier ministre chinois retirerait sa démission

LONDRES, 19 novembre. — L'agitation qui se manifeste à Pékin inquiète les hommes clairvoyants et éclairés, qui craignent une intervention japonaise, si des désordres sérieux se produisaient.

La cause qui a contribué à la chute du cabinet fut précisément l'obtention par des compagnes japonaises d'importantes concessions minières, financières et industrielles pour la fourniture des munitions. Ces concessions provoquèrent l'indignation des éléments antijaponais.

D'après les milieux bien informés, l'anxiété grandit. La situation à Pékin reste stationnaire ; aucun homme ne désire accepter la succession du premier ministre.

D'ailleurs, si l'on en croit une dépêche de Shanghai à la Morning Post, le premier ministre Tuan Chi Jui aurait décidé, après conférence avec le président et plusieurs ministres, de retirer la démission du cabinet.

LES COMMUNISTIQUES OFFICIELS

Front français. 14 HEURES. — Sur la rive droite de la Meuse, la lutte d'artillerie s'est poursuivie activement au cours de la nuit, notamment sur le front du bois Le Chaume.

Un coup de main ennemi sur un de nos ouvrages au nord-est de la cote 344 est resté sans succès.

Une autre tentative sur nos petits postes au sud-est de Malancourt (rive gauche de la Meuse) a également échoué sous nos feux.

Nuit relativement calme sur le reste du front.

23 HEURES. — En Champagne, au cours d'une incursion dans les lignes allemandes, au sud-ouest de la butte du Mesnil, nous avons fait des prisonniers.

Sur la rive droite de la Meuse, nous avons exécuté ce matin une opération de détail dans la région du bois Le Chaume. Nous avons réalisé une avance sensible et infligé des pertes à l'ennemi. La lutte d'artillerie se maintient vive dans tout le secteur. Canonade intermittente sur le reste du front.

Front italien. De vives actions d'artillerie ont eu lieu cette nuit entre le lac de Garde et l'Asico. Sur le plateau d'Asiago, l'adversaire a effectué de violentes concentrations de feux sur nos positions du mont Fondarecar-mont Badenecche, sans pourtant prononcer aucune attaque.

Au cours de contre-attaques partielles, nos détachements ont

LE COMMANDEMENT INTERALLIÉ A LA CHAMBRE DES COMMUNES

M. LLOYD GEORGE SUBIT DE VIVES ATTAQUES DE LA PART DE M. ASQUITH

M. Asquith s'élève contre un commandement unique de tous les fronts, alors que M. Lloyd George révèle que les États-Unis le réclament.

LONDRES, 19 novembre. — Les débats sur le discours prononcé par M. Lloyd George à Paris ont attiré une affluente considérable à la Chambre, où règne une assez grande animation.

Les galeries publiques sont comblées. M. Venizelos est assis dans la galerie diplomatique.

M. Lloyd George et M. Asquith sont également applaudis à leur entrée à la Chambre.

Aussitôt après le dépôt de la motion d'interpellation, M. Asquith prend la parole et déclare que la création du conseil de guerre interallié constitue un fait nouveau.

Deux points à cet égard, dit-il, ne peuvent faire le sujet d'une controverse : le premier c'est que dans la guerre la responsabilité finale de tout ce qui a été décidé ou oublié incombe au gouvernement actuel ; le second point est qu'il est d'importance vitale que nous ayons dans cette guerre, des consultations fréquentes à la fois avec les hommes d'État et les généraux de nos alliés et qu'une coordination aussi complète que les circonstances le permettent existe entre nous.

Après avoir énuméré les avantages tactiques dont l'Allemagne dispose dans cette guerre où une autorité centrale unique prend toutes les décisions, l'Autriche et la Turquie n'ayant réellement aucune influence sur la politique et la stratégie de l'Allemagne, M. Asquith déclare accueillir avec plaisir tout projet qui pourvoiera à une liaison meilleure entre les chefs des diverses armées.

S'il s'élève cependant contre toute organisation qui aurait pour conséquence de diminuer la responsabilité de l'état-major vis-à-vis du gouvernement ou la responsabilité de chaque gouvernement allié vis-à-vis de son propre peuple.

Parlant du discours même de M. Lloyd George, M. Asquith regrette fortement que celui-ci n'ait fait aucune mention de la flotte quinoise, sous de nombreux aspects la flotte ait une influence sur les considérations stratégiques de la guerre.

On en a suggéré, dit-il, que l'unité de commandement signifie l'unité de commandement, mais le souhaite que la déclaration de M. Lloyd George ne vise pas un tel but.

M. Asquith demande également qu'on s'explique en cas de conflit entre les conseils techniques et l'état-major général.

Sir Edward Carson, interrompant, s'écrie : « Le cabinet de guerre... »

Le but de ce débat, poursuit M. Asquith, est d'éclaircir certains malentendus qui ont surgi non pas tant du fait du projet de conseil interallié que du discours du premier ministre lui-même. Le point de vue de M. Lloyd George concernant la Serbie n'est pas celui des critiques militaires en Angleterre. La suggestion qu'un front unique doit exister est parfaitement raisonnable et un de ses corollaires est que le meilleur service que vous puissiez rendre à un de vos alliés au bout de ce front, c'est d'exercer le maximum d'efforts à l'autre bout de la ligne.

Un des devoirs sacrés des Alliés est de veiller à ce que, dans l'avenir, la liberté et la sécurité de la Serbie et de la Roumanie soient assurées d'une manière parfaite.

Parlant de l'allusion faite par M. Lloyd George à la Russie et à l'Italie, M. Asquith demande si le conseil interallié tenu à Paris en mars dernier fut affecté par la situation en Russie.

M. Lloyd George, dit-il, a régalé le bon peuple de Paris d'une rhétorique peu concluante ; n'est-ce pas un fait que jusqu'à la veille de l'attaque allemande contre l'Italie le général Cadorna était absolument certain d'en triompher ?

M. Asquith ajoute qu'il n'y eut jamais de plans plus soigneusement établis, qu'il doute qu'un conseil interallié quelconque sagement guidé eût voulu contraindre l'une quelconque des deux grandes offensives du front ouest en faveur d'une aventure plus aléatoire que l'autre part.

Nous avons toute raison d'être fiers de notre contribution de guerre, dit en terminant M. Asquith ; nous avons maintenu les mers libres, nous avons agrandi notre armée jusqu'à, soixante-dix divisions, nous avons mis nos arsenaux et notre crédit à la disposition de nos alliés, et il en sera ainsi jusqu'au bout. (Applaudissements.)

M. Lloyd George se lève pour répondre et prononce le discours suivant :

Une question beaucoup plus importante que tout ce qui a été dit à Paris est de savoir si l'unité de commandement est nécessaire et si nous prenons la meilleure voie pour l'obtenir. J'affirme que nous avons souffert du manque de coordination et les critiques faites à ce sujet n'ont jamais été dirigées contre l'état-major ni le commandant en chef d'un pays allié quelconque.

On prétend qu'il y a là une tentative du pouvoir civil pour influencer l'autorité militaire, mais ce projet fut suggéré par lord Kitchener lui-même et, en juin de cette année, un projet de contrôle un que a été présenté à la conférence des chefs d'état-major où la Grande-Bretagne, la France et l'Italie étaient représentées.

Je suis absolument opposé à la nomination d'un généralissime qui ne pourrait amener que des frictions.

M. Lloyd George continue : « Autant que je puisse en juger, les États-Unis eussent préféré voir s'établir un conseil nant de pouvoirs exécutifs, mais de nombreuses raisons s'opposent à ce qu'un tel conseil détienne de pleins pouvoirs exécutifs, à moins que les Alliés n'y soient amenés par un échec du projet actuel, dont le premier avantage sera que toutes les informations à la disposition de tous les Alliés seront communiquées à ce conseil supérieur. »

Il est, par conséquent, essentiel que cet organisme soit permanent et qu'il se réunisse quotidiennement pour coordonner les plans des états-majors de tous les fronts.

Mon honorable ami m'a posé une question au sujet du front italien, à laquelle il m'est très difficile de répondre. Il y a beaucoup à dire sur ce que le général Cadorna a déclaré et beaucoup aussi sur ce que nous en avons pensé. Nous n'étions pas responsables du front italien. Nous connaissions ou nous soupçonnions beaucoup de ce qui s'y passait, tout comme le gouvernement italien ; mais le général Robertson ne pouvait pas insister sur des choses qui concernaient un autre front.

Si l'organisme central eût existé à Versailles, le général Robertson eût pu, par l'entremise des représentants du gouvernement, insister pour que ses avis fussent pris en considération.

Le front italien est de grande importance pour notre front. L'effondrement qui s'y est produit nous a obligés, ainsi que les Français, à y amener des troupes en toute hâte pour effacer le désastre.

Mort du général Maude

LONDRES, 19 novembre. — M. Lloyd George a annoncé aujourd'hui à la Chambre des Communes, au début de la séance, que sir Stanley Maude, commandant en chef des forces britanniques en Mésopotamie, le vainqueur de Kut et de Bagdad, était mort hier dans cette dernière ville, après une courte maladie.

Bolo chez le capitaine Bouchardon

Bolo a subi, hier matin, un nouvel interrogatoire qui, cette fois, n'a porté que sur quelques points de détails.

Auparavant, dans le cabinet du capitaine Bouchardon, il avait eu un court entretien avec son nouveau défenseur M. Albert Sallé. Bolo, avant de regagner la prison de la Santé, a été conduit au service de l'identité judiciaire où, non sans quelque répugnance, il a dû se soumettre aux formalités de la photographie et de la mensuration.

D'autre part, le lieutenant Jousset, substitut du rapporteur, a reçu les déclarations de M. Henri Cain, le littéraire bien connu.

En 1916, M. Cain, qui avait été mis en relations avec Bolo, avait accepté de celui-ci un prêt de 140.000 francs pour fonder un magasin de vente d'antiquités et d'objets d'art.

Deux mois plus tard, à la suite de renseignements recueillis sur le compte de ses préteurs, M. Henri Cain avait engagé ses propres biens pour se libérer immédiatement.

CE QUE M. ANDRÉ TARDIEU A OBTENU DES ÉTATS-UNIS EN SIX MOIS

Un puissant concours financier, des munitions et du blé.

On sait que M. André Tardieu, haut commissaire du gouvernement aux États-Unis, est revenu en France pour travailler à l'organisation d'une plus forte direction interalliée de la guerre.

Il a fait, à Washington, avec ses collaborateurs, un travail considérable. Le budget qu'il administre la-bas est de douze milliards, soit deux fois le budget total de la France en temps de paix. Il a bien voulu, hier, faire quelques déclarations sur la tâche qu'il avait accomplie en Amérique :

« Au point de vue financier, a-t-il dit, nous avons obtenu de l'Amérique, avant mai, 650 millions de dollars à 6 et 7 %, en 33 mois. Depuis mai, 1.130 millions de dollars en 8 mois, à 4 1/2 %.

« Avant mai, appel supplémentaire à l'Angleterre pour 224 millions de dollars ; depuis mai, remboursements à l'Angleterre pour 235 millions de dollars.

« Au point de vue armement, nous avons réussi à augmenter les importations de poudre, à canon de 100 % par jour et réalisé une économie de tonnage de 40.000 tonnes par mois. Le résultat a été identique en ce qui concerne l'acide picrique.

« Nous avons obtenu les 300 locomotives, les 2.000 kilomètres de voie, les 5.000 appareils dont nous avions besoin.

« Au point de vue ravitaillement en blé, l'Amérique, qui est le plus proche de tous les greniers des Alliés, pourra suffire aux besoins, à condition d'utiliser le seigle, l'orge et le maïs et d'organiser au mieux les moyens de transport. »

Et M. André Tardieu a conclu :

« Il nous reste, pour atteindre le résultat, à créer, conformément au désir des États-Unis et à l'intérêt commun, l'unité réelle de direction militaire et économique. Ce sera l'œuvre des semaines qui viennent.

LAIT CONCENTRÉ SUCRÉ et SANS SUCRE

NESTLÉ

LA MARQUE PRÉFÉRÉE

En Vente partout

LA MARQUE PRÉFÉRÉE

Bourse de Paris, 19 novembre 1917

VALEURS	Cours précédent	Cours du jour	VALEURS	Cours précédent	Cours du jour
PARQUET					
5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00
5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00
5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00
5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00

5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00
5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00
5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00
5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00

5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00
5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00
5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00
5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00

5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00
5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00
5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00
5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00


5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00
5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00
5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00
5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00

5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00
5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00
5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00
5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00

5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00
5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00
5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00
5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00

5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00
5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00
5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00
5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00

5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00
5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00
5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00
5 0/0 libéré	87 20	87 25	3 1/2 libéré	120 00	120 00



GRIPPE
MAUX de REINS

LE MONDE

NAISSANCES

— La comtesse de Contenson, femme du capitaine d'artillerie, a mis au monde une fille : Denise.

MARIAGES

— Mgr Guilbert, évêque de Fréjus et de Toulon, vient de bénir, en la chapelle de l'archevêché d'Aix-en-Provence, le mariage de M. Edouard Montagne de Firmont, lieutenant de cavalerie, avec Mlle Lucienne d'Herbès.

DEUIL

Nous apprenons la mort :
De l'honorable Nell Primrose, fils de lord Rosebery, qui, grièvement blessé en Palestine, vient de succomber des suites de ses blessures, à l'âge de trente-cinq ans. Il représentait depuis 1910 une circonscription de Cambridge aux Communes et avait appartenu au premier cabinet Asquith comme sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, et au cabinet actuel comme secrétaire parlementaire du Trésor.

Du lieutenant Guy de Ronsery, du 11^e cuirassiers à pied, tombé au champ d'honneur près de La Malmaison.

Du maréchal des logis Ludovic de Tavernost, décoré de la croix de guerre, mort pour la France, âgé de vingt-deux ans, fils du baron et de la baronne André de Tavernost.

De la comtesse de Chamberet, qui a succombé à Paris.

BIENFAISANCE

— L'Orphelinat des médaillés militaires a reçu un don de 20.000 francs du maréchal Joffre, qui a exprimé le désir de voir secourir, si possible, un plus grand nombre d'enfants des médaillés militaires tués à l'ennemi.

— La répétition des « couturiers » de théâtre, à l'Opéra-Comique, a été, hier, un grand, un très grand succès pour le compositeur, M. André Messager, et pour les interprètes, Mlle Yvonne Chazet en tête.

Voici la quatrième liste de souscription en faveur des « Epreuves de la guerre » :

Mme Louis Stern (baignoire), 300 fr.; duchesse de Talleyrand (loge), 500 fr.; anonyme (fauteuils), 200 fr.; Mme Boursin (fauteuils), 50 fr.; M. Albert Nahmias (fauteuils), 100 fr.; M. John Andley (fauteuils), 100 fr.; M. Jacques Sélignann (fauteuils), 200 fr.; M. Vlasto (fauteuils), 100 fr.; A. M. (baignoire), 400 fr.; M. Emile Hébrard, directeur du Temps (fauteuils), 200 fr.; M. Fennelle (baignoire), 500 fr.; le Bon-Marché, 1.000 fr.; anonyme, 1.000 fr.; marquise de Ludre (fauteuils), 100 fr.; M. Arnold Sélignann (fauteuils), 200 fr.; le Printemps (loge), 1.000 fr.; Mme de Croisset (fauteuils), 100 fr.; Mme Bliss (fauteuils), 100 fr.; M. Otis (fauteuils), 100 fr.; comtesse du Bourg de Bozas (fauteuils), 200 fr.; M. Lazare Weiller (loge), 500 fr.; M. Antipia, 500 fr.; Comptoir d'Escompte (loge), 500 fr.; M. de Nalèche (fauteuils), 50 fr.; Banque de Paris (loge), 500 fr.; Union Parisienne (loge), 500 fr.; M. E. Veil-Picard (fauteuils), 100 fr.; Banque Nationale de Crédit (loge), 500 fr.; le Figaro (fauteuils), 100 fr.; la Liberté, 100 fr.; l'Intransigeant, 100 fr.; le Gaulois (fauteuils), 100 fr.; bureau de location de l'Opéra-Comique, 8.500 fr. Total : 18.500 fr. Listes précédentes : 30.730 fr. Total général : 49.230 fr.

Les souscriptions sont reçues chez Mme Paul Dupuy, 29, rue Octave-Fénellet; chez Mme Arthur Meyer, 4, rue Drouot; et au bureau de location de l'Opéra-Comique.

— Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 h à 6 heures; dimanches et fêtes, 11 h à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

COMMISSAIRES-PRISEURS

SUCCESSION
de Madame la princesse de FALCIGNY-LUCINGE
(Née de Choiseul-Gouffier)

TABLEAUX ANCIENS
Portraits historiques 16^e au 18^e siècle

BIJOUX

IMPORT^e ARGENTERIE ANCIENNE ET MOD.

Objets de vitrine — Claviers — Tapisseries

MEUBLES & SIÈGES ANCIENS ET MODERNES

Vente apr. décès, Requête de M. Desbœufmors.

Au Palais National, 24, boulevard Poissonnière.

Exposés s. 4, 5, 6, partie 24, publ. 25 novembre, 2 h.

(M. Ch. DUBOURG, 8, r. d'Alger, supplément

C.P. M. F. LAURENCE, 6, r. Favart.

(M. André COUTURIER, 56, r. de la Victoire,

Exp. M. J. FERAL, 7, r. Saint-Georges.

(M. DUCHESNE et DUPLAN, 10, r. Rossini.

Tenez-vous votre Santé en Ordre ?

On s'accorde à reconnaître qu'il n'est pas de succès possible

dans la vie qui n'apparaisse en toutes choses l'ordre le plus

matériel. Mais sait-on bien tirer de ce sage principe toutes

ses conséquences ?

Certes il est raisonnable d'être ordonné dans ses affaires

comme dans sa maison, mais il n'est pas moins nécessaire

de tenir sa santé en ordre. Car s'il est indispensable de retrou-

ver instantanément l'objet ou le dossier dont on a présentement

besoin, il l'est tout autant d'avoir, devant un effort à

fournir ou une tâche à entreprendre, de pouvoir compter sur

sa santé et de la retrouver immédiatement en bon état.

C'est pourquoi lorsqu'on se sent affaibli, mal entraîné, ner-

veux, lorsque le manque d'appétit porte à craindre l'attaque

prochaine de la maladie, il faut, sans tarder, mettre son

ordre à tout cela.

« Vincarnis », des premier ordre sans s'employer effica-

cement à remettre en ordre votre santé. Tonique, fortifiant,

apérif, stimulant, « Vincarnis » agit d'une façon si déli-

cieuse, donne sa place et leur véritable valeur à votre

force, votre vigueur, votre énergie, votre puissance, votre

vitalité. Il expurgera l'organisme, la faiblesse, l'épuisement, l'in-

nommie, la neurasthénie et toute cause de désordre dans

l'organisme.

« Vincarnis », qui plus de 10.000 médecins recommandent,

a donc sa place dans toute maison en ordre. S'il n'est pas

encore chez vous, sachez qu'il est à votre disposition dans

toutes les pharmacies.

LE MORRHUOL

DE

MORRHUOL

CHAPOTEAUT

LE MORRHUOL supprime le goût

dérégulé de l'huile de foie

de morue.

LE MORRHUOL est beaucoup plus

efficace que l'huile dont il

contient tous les principes

actifs.

LE MORRHUOL est souve-

rain pour guérir les

rhumes, la bronchite,

les catarrhes.

PARIS TOUTES LES PHARMACIES

OBSÈQUES DES PREMIERS AMÉRICAINS TOMBÉS AU CHAMP D'HONNEUR



DES SAMMIES DEFILANT DEVANT LES CERCUEILS RECOUVERTS DU DRAPEAU NATIONAL

Les obsèques des premiers soldats d'Amérique tués sur le front français ont donné lieu à d'émouvantes cérémonies auxquelles assistèrent des contingents

français. Nous avons dit hier qu'à l'issue de sa récente visite en première ligne le général Pershing avait tenu à visiter les tombes de ces braves.

B L O C - N O T E S

PARIS est un diamant qui étincelle sur une blouse bleue : la blouse, c'est tout le reste de la France.

Qui a donné cette définition originale ? C'est M. Walter Williams, directeur de l'Ecole de Journalisme de Missouri, aux Etats-Unis, à la suite d'un voyage qu'il accomplit en Europe entre les années 1913 et 1914, avant la guerre, par conséquent. Et il précise ce qu'il a voulu dire :

« Ce n'est pas seulement, écrit-il, que Paris est généreux, même prodigue, tandis que la France est économe, c'est que le vêtement et la signification vraie de la République, c'est la France rurale qui les donne. La France est un empire agricole. Paris peut être réactionnaire, la France est républicaine. Elle est progressive, mais non radicale. Paris est politiquement turbulent, la France est stable. Enfin, il n'y a rien d'étonnant à ce que Rochefort et Clemenceau, Poincaré, Fallières, Loubet, l'avocat Labori, le peintre Millet et une foule d'autres, savants, érudits, prédicateurs, législateurs, artistes, écrivains, soient des fils de paysans ou de petits propriétaires campagnards. »

Il y a une si grande part d'exactitude dans ce coup d'œil jeté sur notre pays qu'il est sans doute de le signaler, surtout aux Parisiens, qui sont assez naturellement enclins à juger de tout le reste de la France par eux-mêmes. Or, M. Walter Williams semble bien avoir raison. Ce n'était qu'à l'époque où le suffrage universel n'existait pas, et où l'armée n'était pas « la nation armée », que Paris a pu faire des révolutions qui s'imposèrent à la France entière. Depuis, les choses ont complètement changé : c'est Paris qui est mené. On l'a bien vu lors du soulèvement communiste de 1871 ; à l'avenir, notre pays sera toujours ce que nos provinces voudront qu'il soit.

L'auteur américain a-t-il eu une vue aussi large et aussi claire des choses d'Allemagne ? Il écrit : « Guillaume II est le dernier empereur allemand auquel il aura été permis d'écrire dans le Livre d'Or de Munich : *Suprema lex regis voluntas*. (La volonté du roi est la loi suprême.) Son successeur, empereur ou président, écrira plutôt la devise du Missouri : *Salus populi suprema lex*. (Le salut du peuple est la loi suprême.) Sinon, il perdra sa place et peut-être sa tête. »

Ces opinions, je le répète, datent d'avant la guerre. Mais elles n'en sont que plus intéressantes. Qui sait ? Si l'empereur allemand a déchaîné le conflit actuel, ce fut peut-être pour que son héritier, sauvé par le succès, ne perdît pas sa place, ou sa tête.

Pierre MILLE.

Nos meilleures ouvreuses

Madame, si vous avez la bonne fortune d'être pourvue d'une carte pour la grande séance de la Chambre, n'ayez aucune crainte pour votre manteau, votre collet ou votre boa.

Il y a au Palais-Bourbon des ouvreuses comme vous n'en verrez dans aucun théâtre. Ce sont les gardiens à gilet-rouge qui sont chargés de veiller aux portes des diverses loges.

La chaleur est grande dans la salle ; les places sont fort serrées ; il serait impossible de garder avec soi le moindre vêtement supplémentaire.

Mais MM. les gardiens ont une façon de vous en débarrasser, de les étaler sur une tablette devant eux, ou de les accrocher aux patères, qui les garantissent contre tout froissement.

A la sortie, ils aident les spectatrices à s'habiller avec une délicatesse de femmes de chambre.

Et cela encore est une raison pour que, quand on a mis une fois les pieds au théâtre parlementaire, on le préfère à tout autre.

Le contrôleur chef

Tout homme de théâtre vous dira que rien n'est difficile comme de « faire une salle ». Heureux le théâtre qui possède un contrôleur chef capable de remplir cette fonction avec tout le tact et tout le parisianisme nécessaires !

Ne croyez pas qu'à la Chambre on laisse la salle se « faire » comme elle l'entend. Il y a un homme qui remplit le rôle d'un contrôleur chef : M. Séguin, chef du service intérieur. Et celui-là aussi sait faire sa salle.

que l'orateur, lorsqu'il lève les yeux vers les galeries, aperçoive une jolie corbeille de spectatrices, un bouquet agréable à respirer, et dont le suffrage peut consoler des murmures du parler uniquement inspirés par la politique.

M. Séguin est un homme fort aimable et qui voudrait bien, les jours de grande séance, que la salle eût trois fois, dix fois plus de place pour pouvoir faire plaisir à tout le monde.

Hélas ! il y a trente ans qu'on veut construire une salle plus vaste, et on n'y arrive pas. Il faut donc que M. Séguin se contente de ce qu'il a. Malgré cela, il arrive à ne pas faire de mécontent.

Quand une personnalité a été oubliée, on demande une place au dernier moment, quand il n'y a plus un strapontin disponible, M. Séguin trouve toujours moyen d'empêcher deux beaux yeux de pleurer.

La séance déjà commencée, une dame demande un député. Elle attend dans le petit salon octogone. Il vient. Elle veut entrer. Impossible : tout est comble. Elle insiste.

— Je vais essayer !

— Il va trouver M. Séguin.

— Je vais arranger cela, M. le député, dit celui-ci.

Et il arrange cela, en effet. C'est un homme précieux.

Tout change

Lisez la littérature relative aux invasions de 1812 et de 1815. Vous y verrez la terreur qu'inspiraient à tous les Cosaques. Ils apparaissent aux populations comme des êtres semi-fantastiques, vivant à cheval, se nourrissant de grasse, et, faute de grasse, de chandelles, ignorant le premier mot de la civilisation, féroces, féroces, sauvages, diaboliques...

Dans ses *Mémoires*, Alexandre Dumas père fait une peinture fort pittoresque, non des Cosaques eux-mêmes — il ne les avait pas vus — mais de l'épouvante ou ils plongeaient les calmes populations de l'Europe de France. Chaque jour, sa mère mettait sur le feu un vaste chaudron d'eau pour les ébouillanter s'ils se présentaient — dans le but évident de dévorer ses enfants.

Plus tard, au temps où nous maudissions dans la Russie le bourreau de la Pologne, il y eut ici un proverbe très en vogue. On disait : « Grattez le russe, vous trouvez le Cosaque ; grattez le Cosaque, vous trouvez l'ours. »

Or, aujourd'hui, ce sont les Cosaques qui représentent en Russie l'ordre et la civilisation.

Le voyage interrompu

Un ami de M. de Monzie était venu d'Algérie en France pour faire une cure à Vichy. Par lettre ils avaient pris rendez-vous pour déjeuner ensemble.

Au jour fixé, ils se retrouvèrent ; le déjeuner servi, M. de Monzie dit à son ami :

— Vous êtes venu en France pour vous reposer ?

— Oui.

— Vous connaissez bien les affaires concernant le commerce maritime de l'Algérie ?

— Sans doute, puisque je suis venu aussi pour soutenir les intérêts de mes compatriotes.

— Eh bien ! écoutez, je vais vous faire une proposition. Ce matin même, j'ai été nommé sous-secrétaire d'Etat aux Transports maritimes...

— Compliments.

— Laissez-moi finir... Voulez-vous venir avec moi pour m'aider en ce qui concerne l'Algérie ?

— Vous irez après.

L'ami se laissa faire, il fut le collaborateur très dévoué et très utile de M. de Monzie.

Maintenant que celui-ci a quitté son sous-secrétariat, son ami va enfin pouvoir aller faire sa cure.

Un brave

Adrien Bertrand, qui vient de mourir des suites de blessures reçues au début de la guerre, était un écrivain de grand talent. Son *Appel du sol* avait été couronné par l'Académie Goncourt. Mais c'est son *Carnet de route d'un officier de cavalerie* qui restera comme une des peintures les plus saisissantes des premières journées de la lutte mondiale.

Encore n'avait-il pas pu dire tout ce qu'il avait vu.

Il faisait partie de la cavalerie qui poussa une pointe hardie en Alsace tandis que nos troupes occupaient Mulhouse. Cette cavalerie fut dans une embuscade et fut ravée.

nir à grande vitesse suivie par toute une armée.

A Mulhouse, on ne se doutait de rien.

Bertrand, qui se trouvait à l'extrême arrière-garde, avisa dans une rue une auto avec fanion tricolore qui semblait attendre les événements.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demande Bertrand au chauffeur.

— J'attends le général qui est en train de se raser.

— Eh bien ! tu feras bien de filer si tu ne veux pas être pris. Les Allemands sont derrière moi.

Le chauffeur était incrédule. Le général le fut plus encore. Il fallut toute la flamme de Bertrand pour les convaincre que l'ennemi arrivait.

Et le général dut partir avec une seule joue rasée.

La grève des fumeurs

Un médecin, ayant lu notre écho publié sous ce titre, nous a dit :

— Ah ! s'il était possible aux fumeurs de vous écouter !... Huit jours sans tabac feraient plus pour certaines affections incurables que tous nos remèdes et toutes nos ordonnances. Nous soignons des emphyseux, des bronchiteux, des cardiaques, des gens qui se plaignent du foie et d'autres qui ne digèrent pas. Nous avons beau faire, nous n'obtenons pas d'amélioration. Enfin, nous nous décidons à demander :

— Fumez-vous beaucoup ?

— Neuf fois sur dix on nous répond :

— Oui, docteur, mais il est inutile de m'ordonner de cesser ou de diminuer ma dose, je ne pourrais pas le faire. Voyez-vous, docteur, c'est plus fort que moi...

— Alors, que voulez-vous que nous fassions ?

« J'ai eu un maître, un spécialiste, qui avait un système. Quand un malade lui faisait une pareille réponse, il lui montrait froidement la porte, disant :

— Monsieur, je ne soigne que les gens qui veulent se soigner. Ou vous cesserez de fumer, ou il est inutile que vous reveniez ici... »

Cela prenait quelquefois... Le plus souvent, il perdait un client, mais il pouvait se permettre cela. Tandis que nous, les petits, les commençants, il faut que nous nous inclinons. Et nos malades continuent à fumer et à se plaindre.

Le médecin poursuivait :

— Je ne suis pas un ennemi du tabac, je fume moi-même beaucoup. Mais je ne conçois pas qu'un homme ne puisse pas s'imposer la privation d'une telle habitude. Soyez sûr que si la pénurie de tabac français continuait huit ou quinze jours ce seraient les pharmaciens qui se plaindraient à leur tour.

Deux amis

M. L.-L. Klotz a dû être bien navré de ne pouvoir conserver, au sous-secrétariat des Finances, M. Paul Bourély.

Ces deux hommes politiques sont, en effet, deux vieux amis, deux compagnons de lutte, deux inséparables.

Ce sont eux qui eurent l'idée de fonder le groupement qui est devenu depuis le parti radical et radical-socialiste.

Ils avaient formé un comité, peu nombreux au début, qui se réunissait d'abord à la Maison Dorée, restaurant aujourd'hui disparu, situé au coin de la rue Laffitte et du boulevard, sur l'emplacement où existe actuellement un bureau de poste.

Devenu ministre, il y a quelques mois, M. Klotz avait fait appel, à nouveau, au concours de son vieux ami, et celui-ci lui avait rendu de grands services, à ses risques et périls, peut-on dire.

En effet, le ministère des Finances ne disposait d'aucun local pour le sous-secrétariat. Il fallut que M. Bourély s'installât avec ses bureaux dans les appartements d'apparat du ministère. Ces immenses salons, dorés du haut en bas, sont fort beaux, mais on y gèle. Le sous-secrétaire d'Etat et ses collaborateurs y attrapèrent de sérieux rhumes doublés de grippe et de bronchites.

On se décida enfin à les chauffer, mais les appareils étaient si bien installés qu'ils faillirent être asphyxiés.

Voilà où mène le dévouement à la chose publique.

LE PONT DES ARTS

Dans quinze jours sera exposée une série de dessins de Bonin, moindres et spirituels.

LE VEILLEUR

THÉÂTRES

Margay. — Mardi en matinée, mercredi en soirée, générale et première, à ce théâtre, de *La Mariée du Touring-Club*, de Tristan Bernard.

Matinée de bienfaisance. — Le comité de la Croix-Rouge du 6^e arrondissement organise au théâtre des Variétés, le 27 novembre, au profit de l'Hôpital de la Meuse, une matinée présentée sous la forme d'une répétition générale payante. Quatre pièces inédites sont au programme : *Le Soldat de plomb* et *La Danseuse de papier*, de Maurice Maugère ; *Le Jeu du feu*, de J. Faure-Biguet ; *La Marraïne inconnue*, d'Abel Hermant et André Reuze, et *Le Mystère sans importance*, de Tristan Bernard.

VOULEZ-VOUS ?

ASSISTER
Au défilé de ce merveilleux
tableau des
Milliardaires
Américains
dont parle tout Paris
avec
MISTINGUETT
et présenté par M^{me} B. BASINI
— RIEN DE PLUS BEAU N'A ÉTÉ FAIT —

Ce soir :

Comédie-Française, 8 h. 15, *Un jour à l'autre*.

Opéra-Comique, 7 h. 30, *Manon*.

Odéon, 7 h. 45, *L'Affaire des poisons*.

Gaité-Lyrique, 8 h., *Les Mousquetaires de la Reine*.

Vauvilliers, 8 h. 30, *La Revue*.

Variétés, 8 h. 15, *Polich et Perimutter*.

Com. nase, 8 h. 30, *Petite Reine*.

Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, *Montmartre*.

Triomphe-Lyrique, 8 h., *Paul et Virginie*.

Châtelet, 8 h. 30, *Le Tour du monde en 80 jours*.

Sarah-Bernhardt, 8 h. 30, *Les Nouveaux riches*.

Th. Réjane, 8 h., *L'Abri des lois, trois succès*.

Antoine, 7 h. 45, *Le Marchand de Venise*.

Falais-Royal, 8 h. 30, *Madame son fils*.

Athénée, 8 h. 30, *Les Bleus de l'amour*.

Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, *l'illusionniste*.

Nouvel-Ambigu, 8 h. 15, *le Système D*.

Renaissance, 8 h.